

# Vadim Kozovoï

La poésie russe est orpheline. La langue russe, dont Vadim Kozovoï était le chevalier servant pendant toute sa vie, a perdu l'un de ses plus grands chantres. Peu avaient eu une telle sensibilité, une telle oreille, un tel amour de la langue russe. Ami d'Henri Michaux, de Maurice Blanchot, de René Char, il était aussi l'homme de toutes les poésies, avec son don unique de sentir le *génie* de la poésie française qu'il comprenait comme peut-être personne aujourd'hui. Sa mort est une mort de poète, son cœur déchiré de n'avoir pu supporter le poids d'un travail voué au vers, jour et nuit. Il nous a quittés alors qu'il traduisait les *Illuminations* de Rimbaud, sa machine à écrire pour toujours arrêtée au milieu d'une page. « La faille qui a séparé le monde est passée par le cœur du poète » a écrit Heine.

Vadim Kozovoï est né le 28 août 1937 à Kharkov en Ukraine, dans une famille de l'intelligentsia de Kharkov. Étudiant à l'université de Moscou à la Faculté d'Histoire, il est arrêté par le KGB en 1957 pour « activités antisoviétiques », en tant que membre d'un groupe clandestin universitaire. Aux agents venus l'arrêter qui lui demandent s'il porte une arme, il lance : « Un canon dans ma poche ». Pendant six ans il est « prisonnier politique », d'abord dans la tristement célèbre Lioubianka, à Moscou, puis dans les camps à Mordovie. À peine libéré, il se marie avec celle qu'il a rencontrée en prison, Irina, la fille d'Olga Ivinskaja – dernier amour de Boris Pasternak. Il a deux fils (1965, 1975).

La vie doit continuer, même pour les ennemis d'État. De 1964 à 1966, il travaille au Musée des cultures orientales à Moscou. C'est le temps de ses premières publications. Jusqu'à son départ d'URSS, en 1981, il travaille inlassablement à la traduction de la poésie française, son amour pour elle n'ayant d'égal que le désir de la faire connaître à sa patrie : Rimbaud, Lautréamont, Mallarmé, Valéry, Claudel, Michaux, Char... sont autant d'amis de cœur qu'il veut faire passer à travers le *rideau de fer*. Il écrit aussi plusieurs études dans des revues scientifiques, publie plusieurs ouvrages : *Le Roman de Tristan et Yseult* (1967), Une anthologie de la Résistance (1973), *Paul Valéry sur l'art* (1976), *Le poème en prose dans la poésie française* (1981), etc. Fin 1973, il est invité par René Char, puis par le Pen-Club français dont il devient membre en 1974. Au bout de plusieurs années de lutte, il réussit à partir avec son fils aîné pour son traitement, et finit par rester en France, définitivement.

De 1982 à 1988, associé au CNRS, il publie en France son œuvre poétique et plusieurs études scientifiques. En 1984 sort une édition bilingue de *Hors de la colline*, aux éditions Hermann (textes choisis), adaptée par J. Dupin et M. Deguy, illustrée par Henri Michaux, avec une postface de Maurice Blanchot. Parallèlement, il commence un travail sur les archives de Pierre Souvtchinsky, et publie, à partir de 1986, des correspondances de Pasternak, de Tsvetaeva... En 1985, sa femme et son fils cadet le rejoignent en France. Chevalier des Arts et des Lettres, il obtient en 1987 la nationalité française. En 1988, il devient directeur de recherche au CNRS, dans le cadre de l'IMSECO, puis de l'IRENISE (Institut d'études slaves).

À partir de 1989, à côté des publications scientifiques et littéraires, il écrit des articles, participe à plusieurs conférences, à des entretiens (*Le Monde*, *Le Débat*, Collège International de Philosophie...) sur les événements en Russie, effectue plusieurs missions à Moscou avec l'aide du CNRS et du ministère des Affaires étrangères français.

Vadim Kozovoï était le digne enfant de la Russie, sa patrie. Les plus beaux jours de sa vie ont été les journées d'août 1991, lui qui avait tant désiré la fin du communisme en Russie. Il suivait avec une inquiétude toujours renouvelée les actualités, vivait de tout son cœur chaque nouvel événement, chaque tournant dans la vie de son pays. Retourné plusieurs fois en Russie depuis 1989, il y a fait paraître ses livres : en 1991, aux éditions du Progrès, est sorti un recueil de ses poèmes choisis, *De trois livres*, fruit de 25 années d'écrits poétiques. En 1994, la maison d'édition Gnosis a publié son quatrième ouvrage, *Le poète dans la catastrophe*.

Aujourd'hui vient de paraître une volumineuse anthologie dont il n'aura pas vu l'aboutissement, et qui comprend quarante de ses plus belles traductions de poètes français. À 61 ans, il avait encore beaucoup de projets, d'idées, de combats à mener. Parti dans le plus bel éclat de sa vie, ses dernières paroles à sa femme ont été : « Il me reste encore tant à écrire ! »

Terminons avec ses vers :

« *Entre deux points de douleur, la poésie est la voie la plus courte. Courte tellement qu'à coup solitaire tombé décapité le temps* » (*Hors de la Colline*, De craie et d'ardoise).

« Les pierres sacrées d'Europe » (Dostoïevski) seront sa dernière demeure.

**Andreï Kozovoï**

Faire quelque chose avec Vadim, c'était, souvent, le projet ; mais à ce point sans lui dans la relation avec lui, n'était pas imaginable.

Donc il y a un peu plus de deux semaines, le 9 mars, quand nous dînions ensemble à la maison avec Irène et Vadim, Christine et Jacques Dupin, Martine et moi, c'était la dernière fois ainsi ; et pour lui aussi.

Qu'une fois puisse être la dernière fois ; aura été pour la dernière fois ; cette possibilité de l'impossibilité, comme dit le philosophe – et un philosophe de notre siècle, qu'il connaissait, et dont il nous disait combien la traduction lui importait, et à sa langue – est-ce que c'est cela qui menace toutes nos rencontres, nous empêche d'être ensemble, davantage ensemble... ou au contraire, infusant la tendresse de l'adieu dans tous nos revoirs jusqu'au dernier, nous *fait contemporains*, et fraternels ; passant ensemble ?

Il y a un « trop tard » irrémédiable dans cette assemblée maintenant ici où un écrivain français, avec et pour d'autres, lui déclare une fraternité, au nom d'un *nous*, qu'il a contribué à mettre en archipel, et qu'il ne peut pas entendre, et qu'il n'a pas entendu. Et il était juste, parlant de lui, de faire mémoire de son amitié avec René Char, Henri Michaux, Maurice Blanchot. Mais il l'a su et il était fraternel avec ce « nous » ; il est venu chez les siens, et les siens l'ont reçu et ne l'ont pas reçu.

Vadim Kozovoï était, donc, un poète ; et bien que toutes les épithètes soient ici en quelque façon fatalement *convenues* (de cette « inhabileté fatale » de nos mots dont parle Rimbaud, poète qu'il aimait entre tous), adjectifs déplacés, disons qu'il est un *immense*

poète. Et je le dis dans l'entente et le respect de ces mots que Maurice Blanchot lui adresse à la fin de ce volume *Hors de la colline* qu'avec Jacques Dupin nous avons adapté sous la dictée de Vadim. La voici : « Qui pourrait dire *Je suis poète* comme si le *Je* pouvait s'attribuer la poésie, telle une possibilité riche qui serait parmi d'autres, sa gloire et sa dépendance, et sans être aussitôt, plutôt que rehaussé, disqualifié et désasujetti par cette attribution inappropriée ? »

Vadim de part en part poète, transportant, montrant (et donc ne montrant pas, vivant, s'exposant) l'énigme d'être un poète ; Vadim secret, renfermé et mystérieux, débordant.

En France cette semaine c'est le temps surexposé (ils disent même le *printemps*) de la poésie, une revenance longtemps après que les poètes ont disparu, et voici que dans les annonces de ce moment, moment public, il y eut l'annonce du deuil, cette phrase invraisemblable de Georges Nivat annonçant la mort de Vadim Kozovoï.

Ce que c'est que d'être en poète (chercher à être poète) est secret, fait en secret. Vadim était secret.

Non seulement sa vie qui demeure en secret, au secret, et spécialement pour nous, qu'on appelle français, qui ne pensons pas dans sa langue, auxquels il apportait et rapportait une histoire terrible avec la Russie, un combat spirituel et existentiel avec l'horrible siècle là-bas, et partout, une histoire d'amour avec son pays ; mais – j'allais dire surtout – parce que le poème est l'obscur intimité, creusée, incessante avec la langue, devenant parole. Sa parole. Il était au secret avec la poésie, dans la profonde intimité de son poème, dans ce rapport inoui – et *inouï* veut dire ici non entendu des autres, non audible pour ses amis « français », comme de l'autre côté de cette paroi-langue qui nous disjoint et ajointe, où il frappait les coups inouïs de son poème.

L'hyperdensité de son poème concocté, la gravité de son poème accentué ; et les accents de colère soudains, et partout, de son poème, d'une colère rentrée, comme on dit chez nous, rentrée dans l'intonation de la voix dans la langue, ce à quoi il tenait le plus et dont il parlait le plus quand il parlait de poésie. Et j'entends sa voix lorsqu'il essayait son poème en français. Avalant les E, aux prises avec cette affaire du E qui est le secret de notre langue, frappant le rythme qu'il avait appris aussi chez Rimbaud ; et il traduisait avec des locutions ou expressions de Rimbaud, et des syncopes rimbaldiennes qu'il avait fait passer en russe et faisait repasser en français.

Je lis *Coûte que coûte*, 5<sup>e</sup> strophe, p. 95 :

././ « Il est temps chante et danse Kolyma d'enneigés  
l'on n'y voit plus goutte et l'homme âpre explose  
portez-moi donc lance-t-il cette comète qui fait mouche  
et que gicle son plomb dans l'œil des cavernes » ././

Le secret *en personne* de Vadim, si nous l'évoquons, c'était l'alliage de pudeur et de générosité, d'audace et de ténacité extraordinaire, mais aussi de rire et de douceur, d'attachement intraitable à ce à quoi il tenait, avec quoi il tenait, qui le faisait tenir. Ses amis se rappellent par exemple sa lutte pour les siens, pour sa bibliothèque, pour ses trésors. Mais nous avons ce qui nous reste de vie pour l'évoquer, et je ne veux pas le faire ici.

Cependant je rappelle, je ne peux pas ne pas me rappeler, et rappeler ici, ce par quoi nous avons commencé notre vie ensemble, il y a plus de vingt ans ; c'est-à-dire nos séances de traduction *Hors de la colline*, quand il forçait à voix haute le « faire passer en français », avec, souvent, de la fureur (« fureur héroïque », disait-on jadis) contre cette langue ; forçant le passage en rythme.

Et je dirais, sautant dans la vie de tous les jours, son rythme décalé comme son rythme vital se calant et se décalant dans l'emploi du temps français, il s'en amusait aussi, parlant de sa différence, dans un temps commun, par les heures différentes : heures des repas, plus tardives, heures du travail nocturne, gagnées grâce à l'insomnie ; toute une « résistance », si l'on veut ; et dans telle « résistance » je place cette résistance à notre résistance de français résistant au russe. Vadim prenait le temps.

Il nous en voulait – à juste titre – de ne pas connaître assez son pays, son histoire, ses poètes ; il y avait un juste ressentiment contre un endettement de notre part, qui étions comme des débiteurs ignorant leur dette. Et je pense que dans les plus récents événements, ceux qui sont en cours en ce moment, il *sentait* une méconnaissance et un aveuglement « français » à l'égard de ce qui est « à l'Est »... Nos entretiens étaient souvent politiques, mais je ne peux ici maintenant en parler.

Et il y avait – il y a – chez nous – car je ne parle pas seulement pour moi – une jalousie de ce *secret* que j'ai dit, de son secret, comme à l'égard de celui qui, « en même temps qu'il nous parle », en sait plus que nous sur l'autre côté, et file une histoire d'amour et de fureur avec les choses russes ; mais aussi avec un « autre côté » plus en général, tout ce qu'il transportait, emportait, rapportait, d'un autre côté, en termes aussi de savoir et de mémoire inépuisables, et aussi d'une expérience vitale historique abyssale. Son secret.

Georges Nivat a raison de saluer en lui le grand traducteur, l'être du transport dans le sens le plus généralisé ; le « grand passeur subtil ». Pris dans le transport des langues, dans l'entrelangues qu'on peut aussi (pourquoi pas ?) appeler *esprit* ; dont Maurice Blanchot dit, dans la même postface, « c'est ici que traduire, cette folie, revient vers nous comme l'impossible nécessité ».

La dernière fois au téléphone, la toute dernière fois, après ce dîner, il me demanda de l'aider à interpréter grammaticalement cet incipit de Rimbaud : « La réalité étant trop épineuse pour mon grand caractère /.../ tout se fit ombre et aquarium ardent. »

**Michel Deguy**

Vadim était pour moi un ami. Non pas au sens du *Cher ami* français, pure formule de politesse. Mais au sens polonais ou russe de ce mot qui, dans nos langues, est un mot lourd. Qui suppose un lien émotionnel fort et un accord sur l'essentiel, par-delà les divergences passagères. Une affinité profonde.

Nous nous sommes rencontrés par hasard, il y a moins de dix ans. Et nos relations ont acquis très vite cette qualité intense et indéfinissable qui caractérise précisément une amitié. Chose rare quand on a dépassé la cinquantaine, pour ne pas dire : chose exceptionnelle. Mais Vadim était un être d'exception du fait de sa richesse intellectuelle et spirituelle, de l'aura du poète qui l'entourait, du charme qu'il dégageait et qui a fait qu'après une première rencontre j'avais une grande envie de le revoir.

Il était un poète russe, un écrivain russe, un intellectuel russe au meilleur sens du terme. L'histoire de la Russie qu'il connaissait admirablement était pour lui non pas un

savoir livresque mais une douleur personnelle. Il y revenait constamment. Il la repensait et la ré-imaginait dans son œuvre. *Poet v katastrof'e* c'était d'abord Pasternak. Et c'était aussi lui-même. Mais, intellectuel russe, Vadim était en même temps profondément et entièrement européen et en premier lieu français. Dans son œuvre comme dans sa personne, il a fait ainsi revivre cette conjonction à laquelle la culture russe doit quelques-uns de ses sommets.

Imprégné de littérature, surtout de la poésie, russe et universelle, amateur d'art, mélomane, lecteur de philosophes et de théologiens, Vadim savait parler de tout cela de façon originale, éclairante et captivante, dans un style qui n'était qu'à lui. Et il savait aussi parler des événements du jour, de l'économie, de la politique. Il ne cachait ni ses sentiments ni ses opinions, au risque de déplaire en heurtant de front les fausses évidences reçues comme paroles d'Évangile. Il avait gardé une capacité juvénile d'emportement et une fraîcheur du regard. Incapable de se comporter en opportuniste, par certains côtés il restait toujours un dissident. Il savait manier l'ironie et le sarcasme qu'il mettait au service d'une exigence de vérité.

Ce qui me l'avait rendu d'emblée éminemment sympathique, était l'absence chez lui de tout fanatisme et de tout désir de vengeance, fût-il camouflé en exigence de justice. Trait d'autant plus digne d'être souligné que Vadim a beaucoup souffert lui-même. Sa mort plus que précoce – il avait plein de projets et de travaux en cours – en fait une victime à retardement du régime disparu dont nous tous qui avons grandi dans son ombre, portons à ce jour les stigmates.

**Krzysztof Pomian**